

cevait les ambassadeurs du monde entier : un jour le calife de Bagdad lui envoyait les clefs du saint sépulcre, avec une horloge merveilleuse ; une autre fois, l'impératrice Irène lui offrait sa main, et lui proposait d'unir l'Orient à l'Occident.

XXXVI. Plus qu'elle, il était empereur, cet homme extraordinaire à qui les peuples chrétiens obéissaient, et que le pape Adrien avait appelé le nouveau Constantin. Le jour de Noël, comme il était venu à Rome pour y rétablir la paix, et qu'il pria humblement au tombeau de saint Pierre, le pape lui mit sur la tête une couronne d'or, aux acclamations du peuple, qui criait : « Vive Charles « Auguste, couronné de Dieu, empereur des « Romains (800) ! » C'est lui, en effet, qui a vaincu les Lombards et les Sarrasins, dont les Grecs s'étaient faits les alliés. C'est l'Occident qui devient le refuge des lettres et des arts, à la veille du honteux schisme d'Orient. Aussi, suivant la prédiction de saint Anastase à Clovis, les Francs succèdent aux Romains, et désormais l'Église ne dépend plus d'un empire plus vieux qu'elle, mais se repose sur un empereur choisi, consacré par elle. En souvenir de ce jour, Léon III fit faire une belle mosaïque dans son palais de Latran. Le palais est tombé ; mais le temps, qui ravage tout, a laissé debout un pan de muraille, où sur un fond encore brillant d'or, d'un côté le Christ remet ses clefs à saint Pierre et son étendard à Constantin, de l'autre saint Pierre donne les clefs à Léon III et l'étendard à Charlemagne. Ainsi, oubliant les persécutions passées et les périls à venir, le pape relevait de ses propres mains l'empire des Césars, et prouvait son désir de voir les peuples fondus en une seule famille, temporelle et spirituelle. Ainsi se réalisait, plus complète que sous Constantin, cette union si rare de la force et du droit, de la nature et de la grâce, de l'État et de l'Église, type parfait vers lequel l'humanité ne cessera d'aspirer. Ce ne sera pas la faute du saint-siège si, répudiant leur mission et précipitant leur ruine, les empereurs veulent encore être les tyrans de l'Église et du monde, et si les peuples d'Occident, reniant l'unité de leur berceau, se sé-

parent un jour en nations rivales et ennemies.

XXXVII. Pour le moment Charlemagne, revêtu d'un nouveau et sacré pouvoir, se sent envoyé de Dieu pour être, de l'Èbre à l'Elbe, le champion de la foi, de la justice et des lettres. Ses lois ont désormais pour but d'obliger les consciences ; clercs et laïques lui prêtent un nouveau serment, et jurent d'abord de servir Dieu selon leurs forces et leur intelligence. Les vertus chrétiennes étant pour lui la base de toutes les autres, il commence par le clergé, ordonne aux évêques aux abbés et aux moines d'être laborieux, instruits, chastes et sobres. Les évêques doivent fonder des écoles, les prêtres apprendre à lire aux enfants. Chaque année ils seront inspectés par les deux envoyés, l'un évêque, l'autre comte, qui parcourent chaque province. L'empereur lui-même voyage, interroge, écrit, choisit, en dépit de sa femme et de ses courtisans, des évêques pauvres et charitables, et essaye, par une activité sur-humaine, de suppléer à cette sève cachée qui fait la vie des peuples. Le bien ne marchant pas assez vite, il s'adresse aux simples fidèles, et les menace, comme autrefois les Saxons, de peines sévères s'ils n'observent le repos du dimanche, les abstinences du carême et jusqu'aux moindres préceptes de l'Église.

XXXVIII. Après la religion, la justice ; après l'évêque, le comte, également soumis aux inspecteurs impériaux, chargés à la fois d'exécuter les lois, de punir les coupables, de juger les procès, de lever hommes et argent pour la guerre. Depuis Clovis et suivant l'instinct germanique, les comtes se succédaient de père en fils, pris de préférence dans la famille la plus puissante de chaque province, préservés de la rapacité par la fortune et intéressés à ménager leur pays. Ces grands, dont la fière indépendance avait attiré la haine de Chilpéric et d'Ébroïn, n'étaient pas assez dociles aux impulsions de Charlemagne. Il eut la faiblesse, trop commune aux hommes de génie, de préférer la souplesse des petits. Mais cette génération n'était pas mûre pour les raffinements d'une administration centralisée. Grâce à l'éloignement des souverains, à la difficulté des com-

munications, les nouveaux fonctionnaires pouvaient impunément vendre la justice, vendre des exemptions de service militaire, vendre les terres et les serfs qui leur étaient confiés à titre d'appointements. Faisant argent de tout, et achetant de vastes domaines, ils devenaient bientôt les égaux des anciens seigneurs, et, quant à gagner les inspecteurs, c'était l'affaire de quelque beau présent. Mal servi par les petits, désobéi par les grands, l'empereur luttait vainement contre la force des choses qui tendait à rendre les comtes indépendants.

XXXIX. Il fallait défendre au dehors cette société si turbulente et si peu maniable au dedans. Pour faire face à la fois aux Sarrasins, aux Saxons et aux Lombards, Charlemagne enviait les légions romaines, vivant de leur solde et toujours sous les drapeaux. Lui n'avait ni troupes régulières, ni de quoi les payer. Les volontaires qui autrefois, chaque année, accouraient au Champ de mai pour savoir de quel côté se ferait la moisson de butin, devenaient de plus en plus rares. Paisiblement installés dans un manoir de France ou d'Italie, les Francs se souciaient peu d'aller passer leurs étés dans les marécageuses forêts de la Saxe. L'esprit militaire n'était pas revenu davantage aux vieilles populations romaines. Aux prises avec ces difficultés, Charles cherche encore ici à devancer l'avenir et veut rendre le service obligatoire pour tous, sans distinction de Franc ni de Gaulois. Chaque village devra fournir un homme par trois feux, et ceux qui restent équiper les soldats et leur donner trois mois de vivres ; quant aux hommes libres qui ne possèdent ni terres ni esclaves, il en partira un sur six ; quiconque refusera deviendra serf de l'État. Quand cette loi parut, chacun y voulut échapper ; les couvents invoquèrent leur immunité, non seulement pour eux, mais pour tout serf ou colon établi sur leurs terres ; préférant cette condition au service, un grand nombre de propriétaires se donnèrent corps et biens à l'Église : il fallut déclarer que ces terres nouvelles fourniraient des soldats. De même d'autres se donnaient comme serfs aux comtes et aux seigneurs, à condition de conserver

leurs biens sous leur suzeraineté, et il fallut ordonner que tout seigneur équiperait des hommes en proportion de son domaine. Ainsi, malgré l'esprit de la loi, la société se partagea en deux classes : l'une de cultivateurs paisibles, qui, pour ne pas servir, deviennent colons ; serfs, fermiers, vassaux des couvents ou des seigneurs ; l'autre de guerriers puissants, fournissant des soldats et faisant métier de la guerre.

XL. Inutile de se débattre contre cette dure alternative du travail ou des armes, de se faire pèlerin, vagabond ou de changer de seigneur. Au nom de l'ordre dont toute société a besoin, le pèlerin sera tenu d'exhiber un passeport de son évêque ; le vagabond sera ramené à sa terre ou à son maître, et le Franc, jusqu'alors libre de prendre ou de quitter un chef, restera désormais attaché à celui dont il aura reçu, ne fût-ce qu'une pièce d'or, à moins que ce seigneur félon n'ait voulu le tuer, le dépouiller, le frapper d'un bâton et déshonorer sa femme ou sa fille : obligations remarquables, qui ne cessèrent jamais, aux plus mauvais jours, de maintenir un respect de la dignité de l'homme que l'antiquité n'avait pas connue. Du reste, à chaque couvent, à chaque seigneur de nourrir ses pauvres et ses lépreux ; à chaque colon, à chaque vassal d'établir par une charte ses droits et ses libertés ; s'il fabrique une fausse charte, au seigneur de le prouver : le poing du faussaire sera coupé. Ainsi l'aristocratie prenait racine sous la main même du maître absolu qui voulait tout niveler.

XLI. Outre les hommes il fallait de l'argent, le nerf de la guerre. Les métaux précieux étaient rares depuis les invasions ; pendant tout son règne, un roi réunissait à grand-peine quelques livres d'or, et de chacune faisait frapper à son effigie vingt-deux pièces ou sous, dont un pour le monnayer, trop heureux s'il était honnête. Ce n'était pas assez pour vivre, et, au lieu d'impôts en argent que les Francs n'avaient jamais subis, et que Chilpéric avait inutilement voulu rétablir sur les villes, Charlemagne, comme les Mérovingiens, en était réduit aux revenus en nature de ses manoirs et de ses terres. Aussi

veille-t-il avec un soin paternel à l'entretien des bâtiments, à la culture des champs, à la vie et aux travaux des ouvriers. Les étables, la basse-cour, le verger, le potager, tout est passé en revue dans des lois solennelles. Les armes forgées pour la bataille, les voitures de cuir, servant aussi de bateaux, les étoffes tissées par les femmes y figurent à côté du persil, du cerfeuil et de la cire réservée pour la cour. Tantôt un domaine reçoit l'empereur et le nourrit avec les siens, tantôt il lui envoie des vivres et des munitions de guerre.

XLII. Les compagnons du conquérant, transformés en fonctionnaires impériaux, vivaient de même des amendes en nature de Dagobert et du produit de quelques terres, dont ils jouissaient sous le nom de bénéfice. Quand les services étaient grands ou les serviteurs habiles, les bénéfices passaient à leurs enfants et devenaient une propriété de famille. Ce système, en usage depuis Clovis, avait peu à peu épuisé les domaines du fisc romain et les terres abandonnées. Les confiscations étaient venues, moyen violent, et par suite mauvais. Enfin Charles Martel avait distribué, d'abord pour cinq ans, les biens des églises. Depuis, par égard pour la guerre sainte contre les musulmans et contre les païens du Nord, elles avaient, de cinq en cinq ans, renouvelé ces titres, et, en échange, Charlemagne leur accorda de percevoir partout la dime ou dixième partie des fruits de la terre, consécration d'un pieux usage déjà fort ancien et très répandu. Ainsi les impôts passaient par la main de l'Église pour être supportés, et, bien que dépouillée, s'il fallait des fonds pour une guerre inattendue, c'était encore elle qui les avançait.

XLIII. Dans ce système simple et primitif, chacun s'habitua à vivre de ses terres et de ses troupeaux ; chaque village se suffisait et perfectionnait ses travaux, à l'exemple des fermes impériales. Les routes étaient tant bien que mal entretenues par un péage sur les voyageurs et sur les marchandises ; mais elles servaient peu, si ce n'est aux soldats, aux inspecteurs et à Charlemagne lui-même, toujours voyageant. Sur lui reposaient l'ordre,

l'unité, la paix de cet immense empire, merveilleux assemblage de peuples jeunes et vieux, grossiers et corrompus. Courageux serviteur de la vérité, il ne se lassait pas d'encourager la religion, le travail, les lettres, la justice, et de hâter, s'il était possible, l'éducation de l'Occident ; il veillait à la traduction d'un texte comme à la réforme du clergé, à la tenue d'un ménage comme au plan d'une conquête. Par ses soins, la centralisation romaine semblait s'être relevée de ses ruines, et une forte direction, venant d'en haut, avait un instant remplacé la vie nouvelle et spontanée qui commençait à germer partout. La foi et la grandeur d'âme du souverain voilaient les dangers d'une si vaste puissance, et, de même que l'oasis du désert charme le voyageur, de même ce règne merveilleux en un siècle de ténèbres séduit et captive, comme si la libre activité des générations n'était pas encore plus glorieuse et plus féconde que les bienfaits d'un grand homme.

XLIV. Du reste, c'était un rêve impossible que la durée de cet édifice, reposant sur la tête d'un tel génie, et miné d'avance au sein de sa propre famille. Ce qui manqua surtout, il faut bien le dire, ce fut le secret, ignoré des enfants de Clovis, pour lequel saint Lambert avait versé son sang, et que les descendants de l'impudique Alpaïde ne devaient pas posséder : le secret de la chasteté. Suivant un usage que l'Église mit des siècles à déraciner, il avait souvent changé de femme, et plus d'une fois l'orgueil de ces reines d'un jour avait révolté les grands et troublé la paix du palais et de l'empire. De ces unions peu bénies, Charlemagne avait eu des fils qu'il vit presque tous mourir à la fleur de l'âge, et des filles légères dont les fautes attristaient son cœur. Il se faisait vieux, et au poids de quarante années de règne s'ajoutait celui d'une sombre mélancolie. La mort allait venir : que deviendrait alors ce bel empire, fruit de ses combats, de ses travaux, de sa vie tout entière ? Pour en porter le faix, il ne lui restait qu'un fils, faible de cœur et d'esprit, portant mal le nom adouci du grand Clovis, Louis le Débonnaire. Heureux le pauvre vassal ou le barbare du Nord à qui

une épouse fidèle avait donné des enfants nombreux et forts, l'espoir de sa race.

XLV. Déjà de toutes parts Frisons, Saxons, Sarrasins, insultant à sa vieillesse, viennent piller les rivages de ses États. Vainement, pour les châtier, il construit de gros et forts bateaux, et ordonne à tous les habitants, sous les peines les plus dures, de courir sus aux pirates. Ils lui échappent sur leurs barques légères, insaisissables. Un jour il les vit de ses propres yeux, et ils avaient disparu à l'horizon que son œil pensif les suivait encore. C'étaient les fils de ces Saxons dont, en vingt-cinq ans, sa forte épée n'avait pu tarir la race. A quoi bon ce pays désert et ravagé, ces peuples décimés, mais non convertis, et ces flots de sang répandus ? Ces morts crient vengeance : à leurs fils l'avenir, la richesse, l'empire. Tandis que ces pirates vont piller sa capitale, disperser ses écoles, ruiner ses peuples, les vaincus de Poitiers, les enfants de Mahomet, vivront paisibles et triomphants dans leurs palais de Séville et de Cordoue ; leurs savants fameux effaceront l'éclat passager d'Alcuin et de ses disciples. Que deviendra l'Église du Christ, à laquelle lui, Charlemagne, a voué son bras et son épée ? Tristes retours de l'homme à cette heure tardive où il pèse ses fautes, voit s'évanouir ses rêves, et ne sait pas encore comment ni pourquoi la Providence s'est servie de lui. L'empereur, au bord de la tombe, ne prévoyait pas que l'œuvre de Dieu, qui seule ne périt point, grandirait sur les ruines de sa famille ; que les Francs, rajeunis par les Saxons, l'emporteraient sur les Sarrasins usés par la polygamie ; que, sous les saintes lois du mariage, surgiraient dans toute l'Europe des familles fortes et durables, des peuples jeunes et vigoureux, recueillant son héritage et se souvenant un jour d'avoir eu, sous son sceptre, un commun et glorieux berceau. Il fallait pourtant mourir (814).

XLVI. Le grand mort fut placé dans le caveau de sa basilique d'Aix-la-Chapelle, sur un trône d'or, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Il y devait rester assis, gouvernant encore le monde par ses pensées, jusqu'à ce que d'indignes successeurs, reniant

sa foi et sa piété, lui vinsent voler son trône et sa couronne. Merveille sans exemple, un empereur tout-puissant était resté toute sa vie soumis à l'Église, travaillant, combattant, régnant pour elle. Cette vertu couvrit ses défauts, et, canonisé par la multitude, il eut nom saint Charlemagne.

XLVII. Charlemagne disparu, la tristesse gagna ses compagnons. Comme s'ils eussent senti qu'avec lui finissait l'empire, et que, dans cette décadence prochaine, le gouvernement et le salut du monde seraient aux mains de l'Église, un grand nombre d'entre eux se pressèrent de chercher un asile dans les cloîtres ou dans l'épiscopat. Saint Guillaume de Toulouse, l'ami de Charlemagne, quitte son épée redoutée des Arabes, laisse à ses enfants le gouvernement du Midi, et va finir ses jours dans un désert. Adalhard et Wala, tous deux cousins de l'empereur, deviennent abbés des deux Corbie, l'un au bord de la Somme, l'autre au bord du Weser, au milieu des Saxons devenus ses amis. A la nouvelle Corbie, le jeune Anscaire, autre déserteur de la cour et de ses dignités, forme une bibliothèque fameuse, où se retrouveront plus tard les cinq premiers livres de Tacite ; il y médite la conversion du Danemark et la gloire du martyr.

XLVIII. En même temps, saint Benoît d'Aniane parcourait les monastères du Midi et de l'Est, prêchant partout l'austère observance de la vie religieuse, bravant le courroux et le poignard des moines relâchés, qui, depuis Charles Martel, avaient laissé la robe pour la veste militaire et l'office pour la chasse. Il réunit les différentes règles en une seule, presque tout entière du grand saint Benoît, et imposa aux monastères l'unité d'esprit et de direction rêvée par Charlemagne. L'assemblée solennelle d'Aix-la-Chapelle, présidée par Louis le Débonnaire, ne vit rien de mieux pour le salut de l'empire que de rendre cette réforme générale. Ce fut alors que les chanoines, depuis peu institués pour l'administration des diocèses, reçurent la règle de saint Chrodegang, évêque de Metz (816). Il fallut vivre en communauté, dans un cloître tenant à la cathédrale, coucher dans un dor-

toir divisé en cellules, et se lever la nuit pour l'office; chacun à son tour à la cuisine; deux plats à dîner; tous les ans, à la Saint-André, une robe neuve pour les anciens, une vieille pour les jeunes.

XLIX. Pendant ce temps-là, le fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, en tout digne de son nom, essayait de régner par la douceur, accordait aux Saxons amnistie complète, leur rendait les biens de leurs pères, et donnait enfin la paix à ce pauvre pays, plus fidèle désormais que sa propre famille. Moins heureux au dedans, il ne fit qu'y assurer l'impunité du désordre et du crime; car la bonté ne suffit pas, et à tout homme, roi ou père de famille, il faut l'énergie d'empêcher ou de punir le mal. Pliant sous le fardeau de l'empire, il crut se soulager en y associant ses fils, mit ce partage sous la protection de Dieu et des évêques, et l'entoura de serments solennels. Il envoya Pépin en Aquitaine, Louis en Bavière, décerna d'avance à Lothaire la dignité d'empereur, et laissa l'Italie à Bernard, son unique neveu (817). Peu unis entre eux, ces souverains trouvèrent des provinces étrangères les unes aux autres, et en profitèrent pour se rendre indépendants. Répannus de l'Èbre à l'Eyder, de la mer du Nord au fond de l'Italie, les Francs avaient plus de pays qu'ils n'en pouvaient garder. Du jour où l'amour des combats et la soif du butin ne les attirèrent plus au Champ de mai, sur les bords du Rhin, leur antique berceau, ils prirent peu à peu la langue, le costume, les mœurs des peuples soumis, et se séparèrent comme les ouvriers de la tour de Babel.

L. Pourtant les vieux Francs s'indignaient de cette décadence si prompte, de cette division imminente. Sous leur habit de moines, Adalhard et Wala sentaient bouillonner leur sang en voyant tomber en pièces l'œuvre de Charlemagne, et ils ne ménageaient au nouvel empereur ni avis ni menaces pour le réveiller. Mais ils ne furent pas écoutés, et bientôt l'orage gronda. Les factieux se groupèrent autour du roi d'Italie, Bernard. Il passa les Alpes à la tête d'une armée, et crut pouvoir réclamer tout l'empire. Le succès devenant douteux, les rebelles, encore

timides, abandonnèrent leur chef, et Bernard tomba entre les mains de son oncle. Jugé, condamné à mort, il eut, par clémence, les yeux crevés, et en mourut trois jours après (818). Revenu de la peur qui l'avait rendu cruel, Louis, honteux et repentant, voulut faire pénitence publique, et pardonna à tous les autres coupables (822).

LI. Les Normands jouissaient de l'impunité commune : ne se bornant plus aux rivages de la mer, ils remontaient le cours des fleuves et en pillaient les bords. Louis espérait les désarmer par sa douceur, et obtenir ainsi ce que n'avaient pu les violences de son père. Il promet des récompenses à tous ceux qui se feront baptiser. Mais, l'intérêt faisant encore plus d'hypocrites que la peur, ces brigands accourent chaque année plus nombreux. Un jour les robes blanches ne suffirent plus; on distribua de vieux linges, arrangés à la hâte. « J'ai été baptisé ici » plus de vingt fois, s'écrie un vieux pirate, « et j'ai toujours reçu de beaux vêtements; ceux-ci sont bons pour un bouvier. » Les chefs réclamaient un plus haut prix. La Frise se révolta et donna la main aux Normands : l'un d'eux accepte le baptême et se soumet, à condition qu'il sera duc héréditaire de Frise, premier et funeste signal du démembrement de l'empire.

LII. Le roi même du Danemark vint se faire baptiser, promettant que le pays tout entier se convertirait. Mais ce monarque, pompeusement fêté, n'était qu'un habile prétendant, cherchant l'appui des Francs pour détrôner ses neveux. Trompé par ses mensonges, saint Anscaire partit avec lui et put assister bientôt à la défaite et à la fuite de ce prince détesté des Danois. Mûri par cette expérience, il vit combien l'or et les présents sont d'un faible secours pour le triomphe de la vérité, et se voua désormais à la seule éloquence de l'exemple et de la vertu. Il passa en Suède, alla attaquer au cœur le paganisme du Nord, établit une église tout près du fameux temple d'Upsal, et revint fonder un évêché à Hambourg. Chassé par le fer et le feu des barbares, dont il était entouré, caché pendant quelque temps sous

le toit d'une pauvre veuve, il revient après l'orage relever son église. De ce poste avancé, il retourne en Danemark et en Suède, et, après de longs et glorieux travaux, il meurt, attristé que ses péchés lui aient ôté la palme du martyre.

LIII. Pendant ces conquêtes lointaines, Louis le Débonnaire continuait le cours de ses faiblesses. Dédaignant tout conseil fort et éloignant de lui les amis de son père, il se faisait partout des ennemis et cherchait vainement un appui en de vils courtisans, qu'il nommait comtes ou évêques, et qui devaient être les premiers à se tourner contre lui. Ses enfants mêmes donnèrent le signal de la révolte, quand, sacrifiant l'unité de la famille au bonheur douteux d'un second mariage, il se donna à la fière Judith de Bavière, et voulut faire un nouveau partage de l'empire en faveur de son dernier fils, Charles. Sous prétexte de rétablir la politique de Charlemagne et de maintenir la foi jurée, les princes attirèrent un instant dans leur parti Adalhard, Wala et le pape lui-même. Louis, alors en Alsace, vit ses fils arriver à la tête d'une armée menaçante et ses propres soldats passer sous leurs drapeaux. Il lui restait quelques serviteurs fidèles; il les renvoya, ne voulant pas qu'aucun d'eux périt pour lui, et se mit à la merci des rebelles. Enivrés par leur victoire, ils ne tinrent aucune de leurs promesses, et à l'indignation de tous les cœurs généreux ils osèrent arracher la couronne du front de leur père (830); aussi leur camp prit le nom de camp du Mensonge. Pour comble de douleur, l'empereur se vit dégradé par une de ses créatures, le perfide Ebbon, qui, de serf et de chevrier, était devenu par faveur archevêque de Reims, et qui s'était fait valoir par ses voyages en Danemark et par la conversion du faux roi de ce pays. Par les mains de cet ingrat, Louis fut dépouillé de la couronne et du manteau royal, soumis à une pénitence publique et condamné à finir ses jours dans l'opprobre.

LIV. Outrés d'une si noire perfidie, les peuples se soulevèrent. Les Saxons furent les premiers à prendre les armes pour leur

bienfaiteur. Les rebelles n'eurent que le temps de se soumettre; Wala quitta son abbaye et alla mourir dans un couvent d'Italie, où il pleura sa révolte; les plus coupables s'enfuirent, et Ebbon, qui s'était ménagé des amis en Danemark, s'y sauva emportant le trésor de son église. Quant à ses fils parricides, Louis leur pardonna, laissant à la justice divine le soin de faire retomber sur eux et sur leurs descendants la déchéance prononcée contre lui. L'empereur reprit les rênes de l'État, mais vieux, découragé, sans un ami sûr, au milieu d'ennemis chaque jour plus hardis et plus entreprenants. Les Normands dévastèrent sans obstacle les bords de la Loire (836); à eux se joignirent beaucoup de serfs, que la cruauté de leurs maîtres ou la haine du travail armait comme les anciens Bagaudes. L'un d'eux, des environs de Troyes, Hastings, devint même un chef redouté de rebelles et de pirates, et osa venir assiéger Tours, que cette fois les reliques de saint Martin protégèrent encore. Moins heureuse, Marseille, centre du commerce d'Orient, fut surprise et pillée par les Sarrasins.

LV. Au lieu de marcher à l'ennemi, Louis, toujours gouverné par Judith, ne songeait qu'à faire de nouveaux partages entre ses enfants et à grossir la part de Charles, le préféré. La révolte recommença; Louis de Bavière prit les armes; marchant contre ceux qui auraient dû l'aider à chasser les Normands, l'empereur arriva sur le Rhin. Là, dans une île, en face du palais d'Ingelheim bâti par son père, rongé par le chagrin et par l'âge, il tomba malade. Cherchant en Dieu sa force et sa consolation, il pardonna à tout le monde, même au fils ingrat dont la rébellion causait sa mort, et finit avec la piété d'un saint (840). Toute sa vie il avait eu de bonnes intentions; mais, impuissant à continuer Charlemagne, il avait présumé par de malheureux partages au morcellement de l'empire, et laissait la discorde dans sa famille de même que dans ses États.

LVI. Comme par dérision, l'ancien royaume des Francs, l'héritage des rois chevelus et de Charles Martel, fut le lot du fils de Judith, Charles le Chauve. Louis eut l'Allemagne,